

Handwritten text in Arabic script, likely a religious or scholarly manuscript, covering the entire page.

Notas de leitura

Riche friche ou moisson de coquelicots?

René Pélissier

pp. 171-181

Et comme dans cette étrange campagne, mieux vaut décourager les petits enfants de devenir trop vite des agronomes, des philosophes ou des joueurs au loto, nous leur ferons rencontrer les *Trois petits cochons*, bien avant qu'ils n'apprennent à lire. Quant aux botanistes adultes, s'ils veulent cueillir les plantes bizarres qui vont suivre, il est préférable qu'ils fréquentent une très grande bibliothèque universitaire américaine plutôt qu'une herboristerie pour tisanes miraculeuses. Notre flore est si spéciale qu'elle peut même ruiner l'avenir de qui nourrit de trop grandes espérances.

Généralités et regroupement de plusieurs pays

Comme nul ne veut conduire ses diplomates et les professions juridiques à leur obsolescence, voire à leur ruine, il n'y a pas, semble-t-il, de balance pour peser automatiquement les actions des hommes. Doublement dans les affaires de colonisation où fleurissent les couleurs tranchées, c'est-à-dire des points de vue excessifs et intransigeants qui, deux ou trois générations plus tard, seront bons à jeter au fumier, faute de compost réutilisable. Or, l'Império, plus que tout autre empire colonial contemporain, a été l'objet d'attaques, d'accusations et de sarcasmes à propos de son archaïsme, de ses faiblesses, etc. Le tout dissimulant de vulgaires convoitises de la part de candidats à sa succession. Personne, à l'époque, dans l'opinion internationale ne se moquait de la science japonaise appliquée à la Corée, ni de la soviétique en Asie centrale. Quant à l'extermination des Amérindiens qui la dénonçait? On ne s'en prend souvent qu'à plus débile que soi, pour être plus sûrs du résultat.

Après une phase postcoloniale de démolition systématiquement militante, certaines autorités portugaises actuelles essaient maintenant de rééquilibrer les plateaux de la future (?) balance, en battant le rappel des efforts consentis par Lisbonne outremer dans les domaines de la santé (y compris la pharmacie), des travaux publics (observatoires, géologie), des télécommunications, etc. Tout cela nous paraît de bonne guerre, même si les progrès – spectaculaires pendant la période 1961-1974 – engrangés ont été insuffisants car souffrant des pénuries financières de la métropole, d'un saupoudrage mal conçu et d'un manque de continuité dans la mise en œuvre de la planification. Pour être un colonisateur admiré (à défaut d'être admirable), il fallait être riche. Ni l'Espagne, ni le Portugal ne pouvait réussir à grimper vite dans le palmarès. Ajoutez le laisser-aller des pouvoirs publics dans la répression de l'exploitation des colonisés par des colons qui n'acceptaient de s'installer sous les tropiques impériaux que pour s'y enrichir. Une course contre la mort où les vifs perdaient le plus souvent. Quelles qu'aient été les bonnes intentions de leurs savants expatriés, **A outra face do Império**¹, restera comme un rappel utile et opportun mon-

¹ Diogo, Maria Paula & Amaral, Isabel Maria (coord.) (2012), **A outra face do Império. Ciência, Tecnologia e medicina (sécs. XIX e XX)**, Lisboa, Edições Colibri, pp. 198, photos noir et blanc.

trant que les hommes politiques étaient au moins informés des problèmes. Pouvaient-ils faire plus? Probablement ou plutôt certainement, mais c'était déconstruire la charpente impériale. *Horresco referens!* Agir rapidement et à temps n'a jamais été une préoccupation des administrations portugaises pour lutter contre les pressions internes et externes. En tout cas, les onze auteurs qui se sont réunis pour établir ce bilan partiel apportent une masse de données difficilement trouvables dans un seul ouvrage.

Beaucoup moins technique et plus littéraire et «philosophique», le livre qui suit comporte treize contributions qui analysent des «textes mémorialistes» (biographies, autobiographies, témoignages, interviews, lettres) et leur rôle dans la construction d'une histoire nationale dans les cinq PALOP. Nous ne savons pas si cette ambition s'est concrétisée dans tous les cas. On note que le Brésil, Harlem, le panafricanisme, etc., font également leur apparition dans *Discursos memorialistas africanos e a construção da História*². Nous ne sommes pas certain d'avoir toujours compris où veulent nous conduire tous les auteurs. De ce fait, on laissera les lecteurs du volume épilucher les intentions de ces interprètes qui ont des intérêts féministes (Guinée, Mozambique, Angola), remontant parfois très loin dans le passé (de la reine Njinga à la guerre de libération vue dans la correspondance d'Amílcar Cabral avec sa femme) ou étant beaucoup plus limités (les témoignages de la détention de Luandino Vieira et de Uanhenga Xitu).

Ce qui nous a le plus surpris dans ce texte, c'est l'usage de nos travaux sur l'écrasement de la révolte du Barué, fait par un auteur qui n'hésite pas, lui, à le qualifier de «génocide» (*dixit*), orchestré par l'Armée régulière portugaise, alors que, selon nous en 1980, la dévastation du Barué fut essentiellement l'œuvre des milliers de supplétifs ngoni commandés par des civils portugais. Réflexion faite, des décennies après la rédaction de notre *Naissance du Mozambique*, 2 vol., Editions Pélissier, Orgeval, 1984, qui est le point de départ de l'auteur de cette contribution, il a peut-être raison et notre point de vue tendrait maintenant à se rapprocher plus de celui de notre jeune continuateur à l'Université Sorbonne nouvelle Paris 3. Même si sa bibliothèque boycotte nos livres les plus récents, comme le font la quasi-totalité des bibliothèques des centres universitaires français censés s'intéresser aux recherches sur les pays lusophones, mais qui sont tenus par des littéraires. Étrange conception de la documentation! En résumé, contrairement à certains recueils collectifs, ce livre est d'une utilité évidente pour entrer dans le labyrinthe luso-africaniste dont on a de plus en plus de mal à s'extirper indemne.

Géographes et cartographes n'ayant pas jugé nécessaire d'avertir les africanistes, il aura fallu attendre la publication de *Portuguese Decolonization in the Indian Ocean World*³ pour apprendre que l'Angola est riverain de l'océan Indien, grâce à une auteure d'origine indienne. C'est tout au moins la première impression d'un lecteur intrigué par le choix d'un tel titre pour un texte qui consacre un bon tiers de ses pages à l'Angola. Cette lévitation transcontinentale serait-elle encore un dernier miracle de Saint François Xavier dont les Portugais à Goa et, surtout leur Eglise, connaissaient officiellement le pouvoir de ses reliques? Pamela Gupta qui a peut-être des liens personnels avec les alchimistes de Lisbonne, de Goa et de leur diaspora au Mozambique et en Afrique du Sud nous offre donc un ouvrage ambitieusement «annexionniste», mais légitime puisqu'elle le fonde sur de nombreuses interviews avec certains vecteurs de la mythologie de l'«ancien» régime por-

2 Mata, Inocência (coord.) (2017), *Discursos memorialistas africanos e a construção da História*, Lisboa, Edições Colibri, pp. 282, illustrations noir et blanc.

3 Gupta, Pamela (2019), *Portuguese Decolonization in the Indian Ocean World. History and Ethnography*, London, Bloomsbury Academic, pp. XIII-225, photos noir et blanc.

tugais, et qui persiste malgré l'effondrement des «cinq siècles de colonisation africaine». En réalité, elle annonce qu'elle a recyclé des textes ayant déjà servi dans des publications antérieures avec des objectifs divergents, mais tous rattachés à l'empreinte portugaise laissée dans des contextes historiques, politiques et économiques variables. L'auteure a eu raison d'aborder ce phénomène qui a fait sourire plusieurs observateurs anglo-saxons ou de culture anglophone. Avec les pièces rapportées pour constituer ce magma, elle a tenté de dégager des fils conducteurs permettant de tirer du désordre quelques enseignements qui, à première vue, échappent à toute rationalité. Découpé en tranches, son livre devient alors une sorte de kaléidoscope traitant des sujets suivants: 1.°) décortiquer les décolonisations parallèles à Goa, au Mozambique, en Angola; 2.°) les émigrés goanais dans l'Império; 3.°) les pêcheurs goanais en Afrique et leurs rituels dans la littérature et la photographie; 4.°) l'émigration par voie terrestre vers l'Afrique du Sud de certains colons d'Angola en 1975; 5.°) la restauration de Beira dans son architecture. On ne trouvera pas chez elle un récit cohérent, destiné à des profanes, mais plutôt une juxtaposition de vignettes, illustrées par Ricardo Rangel, de 1970 à 1975. Le volume bien édité est sauvé de l'insignifiance par un style simple mais agréable car non encombré de ses tics universitaires inutilement obscurs.

Guinée

L'apparition de *Ship of Death*⁴ sous la rubrique *guineense* n'est pas une erreur d'aiguillage et son sous-titre n'est pas non plus une «pure» intrusion totalement injustifiée. En vérité, ce livre, qui porte un sous-titre aussi racoleur pour la vente au grand public, peut se diviser en deux parties: 1.°) le retentissant fiasco d'une expédition d'anti-esclavagistes britanniques dans une île des Bissagos; 2.°) les conséquences catastrophiques qui en découlèrent, à savoir l'héritage maudit qu'un voilier, s'échappant de l'«abattoir» de Bolama, diffusa dans les ports des Caraïbes, des États-Unis et de quelques pays européens de la bordure orientale de l'Atlantique: une gigantesque pandémie qui fit plusieurs centaines de milliers de morts de la fièvre jaune et de ses vecteurs (mourants et moustiques) de 1792 à 1793 et au-delà. Pour *Africana Studia*, il est logique de se concentrer sur la partie africaine, mais avant il convient de dire quelques mots sur l'auteur, Billy G. Smith. C'est un ancien professeur d'université au Montana, c'est-à-dire aussi loin thématiquement que l'on peut imaginer pour la Guinée-Bissau et sa capitale à éclipse, Bolama. Smith a commencé son enquête en s'intéressant à la pandémie. Chemin faisant, il a découvert assez tardivement qu'elle avait pris corps à partir d'une tentative d'installation d'une Bolama Association – on dirait aujourd'hui une ONG – d'«humanitaires» voulant prouver qu'il fallait traiter les Africains, non comme du bétail mais comme des égaux, doués de raison. Bravo! L'auteur avoue franchement qu'avant il n'avait jamais entendu parler de Bolama et comme il a renoncé à aller sur place (il a eu peur des narcotrafiants, cf. p. XIII), tout son travail repose sur les archives et les quelques publications parues à l'époque sur cette malencontreuse aventure navale placée sous la conduite de Philip Beaver en congé de la Royal Navy, au temps de sa splendeur.

Mais Billy G. Smith est un vieil historien qui travaille à l'antique. Il écrit en connaissant l'importance du beau et grand style. Il cultive même certaines graphies archaïques (*Ex. chase pour chase*) et n'abandonne une source qu'après l'avoir épuisée; par exemple, il

4 Smith, Billy G. (2013), *Ship of Death. A Voyage that Changed the Atlantic World*, New Haven & London, Yale University Press, pp. XVIII-306, illustrations noir et blanc.

donne la composition sociologique des 295 membres de l'Association qui embarquent d'Angleterre sur trois navires, en avril 1792. Ils partent aussi bien pour échapper à la misère (ou à la justice) que pour s'installer comme colons dans une île inconnue. Tous sont blancs, à de rarissimes exceptions près. Le commandant a entraîné des illuminés, des philanthropes, des investisseurs, des artisans en mal de reconversion. S'est-il soucié de prendre langue avec le comptoir portugais de Bissau? Oui! Avec les autorités à Lisbonne? Ce n'est pas clair dans ses intentions. Gravissime pour l'avenir, personne n'a pris au préalable la mesure de la dangerosité et de la morbidité du terrain où l'expédition entend ouvrir une sorte de plantation communautaire après avoir acheté l'île à ses propriétaires africains. Ces derniers qui sont-ils? C'est déjà une terre de conquête par des insulaires d'une île des Bissagos, Canhabaque. Beaver croit encore obstinément que c'est une terre de miel où tout poussera sans trop d'efforts! Or, s'il avait creusé les sources portugaises, l'auteur aurait vite compris que son héros, Beaver, allait se heurter à des guerriers aussi bien pirates en mer que ravageurs du continent. Après avoir acheté l'île aux Canhabaques, les membres de la colonie sont attaqués en force par leurs vendeurs. L'idylle négrophile se transforme alors en cauchemar. Un fort est construit à terre, mais le gros des colons restent ancrés devant l'île. Et la tragédie commence! Comme des mouches, inexorablement, les candidats colons tombent et meurent, tandis que les moins acharnés profitent du retrait d'un navire pour essayer de sauver leur peau. En juillet 1793, il n'y a plus que neuf des pionniers initiaux. Les autres? Leurs cadavres et les fuyards affectés expliquent cette débandade, mais cet entêté de Beaver n'abandonne le fort qu'à la fin 1793 pour aller se réfugier à Freetown. L'Afrique occidentale n'est pas saine pour les Européens. Tous les négriers de l'époque le savaient. Grâce à Billy G. Smith, une bonne centaine de pages sont consacrées à cet épisode assez mal connu des Portugais actuels. Et pour les universitaires américains francophones, notre synthèse (René Pélissier. *Naissance de la Guinée...*, Editions Pélissier, Orgeval, 488 p.) a quand même dû se rapprocher du Montana depuis sa sortie, et même si l'Afrique n'y est pas la préoccupation majeure des bibliothèques locales, ses lecteurs pourront y affiner leur perception de l'indomptabilité des Canhabaques. Smith, sans probablement en être conscient, nous fournit ensuite la meilleure étude sur l'origine des malheurs entraînés par une pandémie de fièvre jaune et de variole. De ce fait, tous les luso-africanistes doivent lui en être reconnaissants. De là à en conclure que la vente par la France de la Louisiane aux États-Unis, et l'abolition ultérieure de la traite négrière trouvent leurs racines lointaines à Bolama, c'est aller vite en besogne, mais nous n'avons pas les compétences nécessaires pour contester les arguments de l'auteur. Le capitaine Philip Beaver, l'un des rares survivants de sa propre impéritie, reprit son service dans la Royal Navy et il ne semble pas qu'il ait été inquiété pour sa conduite dans cette cascade de malheurs survenus dans le chaos des Bissagos à la fin du XVIII^e siècle.

Angola

Selon nous, non seulement les historiens devraient dans leurs travaux se tenir à l'écart de toute actualité, mais en plus se protéger derrière un matelas temporel, c'est-à-dire s'autoriser un recul d'au moins quarante ans – plus dans certains cas – entre la fin de la période qu'ils ont choisi de traiter et le début de leurs recherches. Dans des sociétés «démocratiques et organisées», si possible. Le grand maître que fut Charles C. Boxer estimait que tout ce qui s'est passé dans le monde après 1825 relevait du journalisme. C'était probablement une boutade pour nous mettre en garde lors du choix de notre doctorat d'État. Mais

nous, avec la fougue de la jeunesse (au commencement des années 1960) nous décidâmes de ne pas tenir compte de son avis. Nous nous lançâmes donc dans les résistances et les révoltes en Angola de 1845 à 1961 (inclus), en d'autres termes, nous étions coincés entre une dictature d'extrême droite et des partisans d'une dictature marxiste qui, en attendant de chasser la première, noyautaient les partis nationaliste en exil. Les Portugais de l'époque nous interdirent donc la consultation de leurs archives ultramarines (sauf en Angola où elles n'étaient pas encore classées au-delà de la lettre C). De leur côté, les représentants du MPLA à l'extérieur n'allaient pas sortir de leurs utopies pour satisfaire un jeune historien français plus que suspect qui n'acceptait pas leurs propagandes mensongères sans discuter. Le résultat de nos efforts fut, bien ou mal, la première (et unique) thèse angolaise du doctorat d'État sorbonnique, répartie, éditorialement parlant, entre *Les guerres grises... 1845-1941*, 630 p. et *La colonie du Minotaure... 1926-1961*, 727 p., Editions Pélissier, 1978-1979.

Ce trop long préambule sert à mettre en perspective l'œuvre d'un auteur avec qui nous ne partageons pratiquement rien, sinon notre grand âge commun et une dose de lucidité. Pour notre part, ayant reconnu l'erreur d'avoir voulu escalader une montagne sans la documentation topographique suffisante, il y a longtemps que nous avons laissé à d'autres observateurs professionnels le soin d'arpenter les sentiers qui traversent les friches politiques des PALOP. Lui est resté le commentateur obsessionnel et inconsolable des malheurs de l'Angola depuis qu'il en a été expulsé par le MPLA d'Agostinho Neto. Pour un Blanc, né et élevé en Angola, marxiste de la première heure, le fait d'avoir été chassé de son Parti, ensuite traqué dans sa patrie, de 1974 à 1979, reste une blessure qui suppure encore parfois dans certaines pages d'**Angola. A Hora da Mudança**⁵.

Il s'agit d'une collection d'articles de juin 2015 à décembre 2018, saluant les déclarations rédemptrices du nouveau président, João Lourenço, renforcée par des contributions à des colloques, etc., puis consolidée par des écrits dispersés, de nature culturelle ou relatifs aux scissions au sein du MPLA. Dans l'ensemble, ce qui le meurtrit le plus, c'est la corruption instituée ou tolérée par les deux premiers présidents, et aggravée par l'incapacité des administrations locales. D'autres miettes sur le MPLA et sa vie interne complètent le volume. Avec Adolfo Maria, il semble que les chrysanthèmes soient les fleurs préférées des visiteurs qui hantent les cimetières de la république populaire de ses rêves d'une jeunesse idéaliste.

Et maintenant une plante invasive!

Dans la nature, c'est une belle fleur rouge qui, l'été, envahit les champs de blé. Mais dans la littérature militaire africaniste, c'est un vieux journaliste sud-africain et sa production, déjà riche d'une dizaine de livres sur la guerre coloniale portugaise (1961-1974) et ses efforts pour contrer les infiltrations des nationalistes, guerre à laquelle il a ajouté ce qui intéressait prioritairement ses lecteurs: la lutte de la Rhodésie et de l'Armée de l'apartheid (SADF) pour riposter aux invasions des guérillas marxisantes qui voulaient chasser les pouvoirs blancs en place à l'époque. Comme l'auteur, Al J. Venter, risquait de lasser ses fidèles (il en a encore beaucoup), par ses répétitions et ses rééditions cycliques, il semble qu'il ait choisi d'être lui-même une invasion, mais avec une différence.

Pour ce faire, il a investi dans son livre le plus récent⁶ le domaine des invasions transfrontalières dans les deux sens, mais *en scindant thématiquement* ce qu'il avait publié anté-

⁵ Maria, Adolfo (2019), **Angola. A Hora da Mudança**, Lisboa, Edições Colibri, pp. 408.

⁶ Venter, Al J. & Friends (2019), **Combat. South Africa at War Along the Angolan Frontier**, Warwick (Angleterre), Helion and Company (Distribué aussi par Casemate UK, Oxford), pp. 368, dont de très nombreuses photos et illustrations noir et blanc et couleur.

rieurement et en ayant toujours présent à l'esprit que son lectorat, désormais, se recrute surtout parmi les anciens combattants anglophones, résidant hors d'Afrique australe, et que le gros de son public est relativement étranger à ces péripéties s'étant déroulées dans une région qui ne fait plus les gros titres de l'actualité: le Sud-Angola. Son découpage est judicieux car l'éclairage est neuf. Il offre donc des chapitres étudiant, par exemple, les blindés de la SADF, sa supériorité professionnelle dans les airs, l'emploi des motocyclistes militaires, l'opération Askari, l'armement fourni par les Soviétiques, le char lourd Olifant, l'importance de l'aide accordée à Savimbi par Pretoria, etc. Ces récapitulations contiennent relativement peu de révélations. Il insiste – à juste titre, selon nous – sur l'efficacité de la SADF qui généralement l'emportait sur les Angolais, les Cubains et même ses plus coriaces adversaires, les guérilleros de la SWAPO namibienne.

Surgissent parfois dans certains textes, obtenus des amis de l'auteur, des interprétations de la situation politico-militaire qui sont peu fréquentes. Les dernières pages avant l'index sont brièvement consacrées à cinq Portugais d'extrême droite qui, après l'effondrement colonial, s'engagèrent dans les troupes spéciales de la SADF, dont le «célèbre» Daniel Roxo. L'iconographie est surabondante: près de 300 pièces.

Nous nous abriterons derrière la multiplicité des significations du mot «disappointment», et l'ambiguïté des intentions des littérateurs et des cinéastes cubains et angolais, analysés dans *Forms of Disappointment*⁷, pour dire que le sous-titre est suffisamment vague pour intéresser plusieurs catégories de lecteurs. S'ils ont réussi à voir ou à acheter des récits ou des films, cubains ou angolais! Compte tenu des difficultés que les bibliothèques – et probablement les cinémathèques – éprouvent dans le monde libre pour vaincre l'hermétisme des circuits de distribution, hors des deux pays concernés, le public occidental est excusable de s'être trompé, s'il est fâché de ne pas trouver dans ce livre tout ce qu'il cherchait. Pour notre part, c'était les reproches que les autorités castristes ont adressés à leurs anciens alliés du MPLA après les avoir sauvés d'un désastre militaire face à l'UNITA et aux Sud-Africains. Dans l'autre camp des sectaires, on a parfois oublié trop rapidement l'effort humain et financier que Castro a consenti en envoyant en Angola des dizaines de milliers de médecins, infirmiers, instituteurs, professeurs et coopérants «internationaux», une véritable croisade lancée pour combler les abysses du sous-développement angolais. Professeure universitaire d'espagnol et de portugais aux États-Unis, l'auteure est naturellement libre de ses choix et l'on ne saurait l'accuser d'avoir trompé sa clientèle. La bibliographie de l'ouvrage (pp. 193-205) ouvrira des pistes à qui veut s'avancer dans les épineux de la critique littéraire originale.

Mozambique

Il est difficile d'imaginer une étude sur l'influence de l'Église catholique en Afrique lusophone sans recourir aux travaux de Morier-Genoud depuis une vingtaine d'années, encore que nombre de textes pertinents en portugais semblent ne pas en tenir compte, surtout si leurs auteurs sont des missionnaires témoignant à partir de leurs seules expériences personnelles. C'est un fait regrettable. Mais il existe aussi une autre catégorie de chercheurs qui n'ont pas eu l'occasion de regarder au-delà de la devanture de leur boutique: les spécialistes des partis nationalistes luso-africains, notamment mozambicains. Cette indifférence ou ignorance de leur part deviendra désormais insupportable et indéfendable après

7 Millar, Lanie (2019), *Forms of Disappointment. Cuban and Angolan Narrative After the Cold War*, Albany, State University of New York Press, pp. XLI-219, photos noir et blanc.

la lecture de certains chapitres de *Catholicism and the making of politics...*⁸. Cette monographie s'adresse à une région relativement mal traitée par les historiens de la genèse du mouvement anticolonialiste en Afrique orientale portugaise. S'ils lisent l'ouvrage le plus récent de l'auteur, ils mesureront du même coup l'étendue de leur indifférence ou ignorance, car avec son texte on s'enfonce dans une véritable «forêt de Bondy» pour le non-initié qui verra surgir ou resurgir de ses souvenirs des sigles éphémères et des personnalités tombées dans l'oubli ou franchement éliminées dans la version canonique des antécédents du FRELIMO. Exploitant les archives accessibles des congrégations ou sociétés missionnaires s'étant établies de part de d'autre du Zambèze, notre auteur montre qu'il n'y avait pas d'unanimité pour ou contre la politique coloniale de Lisbonne, au sein de chaque société religieuse, tant étrangère que portugaise, les clivages suivant aussi bien les lignes de fracture à l'intérieur des nationalités des missionnaires, ou leurs rangs dans la hiérarchie ecclésiastique. Rien n'était monolithique, certains membres sur le terrain, tant portugais qu'issus de structures et de cultures allogènes, collaboraient avec la PIDE, tandis que d'autres facilitaient le départ en exil de certains jeunes Africains.

On peut déplorer la brièveté du dernier chapitre consacré à l'indépendance, à la «révolution» voulue par le FRELIMO, et à la contre-révolution (pp. 148-168). Elle est peut-être due à la difficulté de trouver pour cette période des archives ouvertes au public. La bibliographie est ambitieuse et très généreuse (pp. 211-238). En résumé, on ne peut que souhaiter que l'auteur trouvera le courage de s'attaquer maintenant au Sud et au Nord-Mozambique, dans la même veine et avec le même souci de bien faire que pour le Centre.

Le fait de ne pas être citoyen ni du Portugal, ni du Mozambique et de ne vivre dans aucun de ces deux pays donne à un critique que certains prétendent – à tort – être spécialiste de l'histoire du Mozambique, un recul et un détachement qui sont les bienvenus, ne serait-ce que pour les facilités d'accès à la littérature «scientifique» internationale pertinente. Mais sa résidence à l'extérieur le coupe aussi des avantages qu'offrirait la proximité des sources humaines. Il n'a pas de réseaux d'informateurs locaux et la vérification des déclarations des protagonistes pose des problèmes difficiles à résoudre ou totalement insurmontables. Prenons le cas d'un livre qui en est à sa troisième édition, à savoir celui de Manuel Amaro Bernardo, intitulé «*Moçambique. Guerra e descolonização, 1964-1975*»⁹. D'après la fiche à notre disposition, la première (?) édition avait été lancée par Prefácio (maison disparue?), en 2003, mais son titre était alors «*Combater em Moçambique...*». Seize ans plus tard, la suppression de «*Combater*» du titre modifie-t-elle les intentions de l'auteur? Quoi qu'il en soit, le texte a été actualisé et possiblement élargi. Cette introduction de notre part peut sembler déplacée ou byzantine, mais elle nous paraît nécessaire afin de cerner l'importance du texte pour les lecteurs d'*Africana Studia*, revue non politique ni militaire et surtout destinée à des africanistes et des bibliothécaires portugais ou étrangers, pas obligatoirement engagés dans un camp ou dans l'autre et qui ont certainement d'autres préoccupations que de relancer de vieilles querelles.

L'auteur du livre est un colonel en retraite, ex-officier des *comandos*, les «durs» de l'Armée de Terre, efficaces mais pas des tendres. Son texte contient des chapitres monographiques disjoints et des dépositions d'autres officiers, favorables comme lui aux thèses impériales.

8 Morier-Genoud, Eric (2019), *Catholicism and the making of politics in Central Mozambique, 1940-1986*, Rochester (États-Unis) & Woodbridge (Angleterre), University of Rochester Press & Boydell and Brewer, pp. XX-230, photos noir et blanc.

9 Bernardo, Manuel Amaro (2019), *Moçambique. Guerra e descolonização, 1964-1975*, Lisboa, Ancora Editora & Oeiras, Programa Fim do Império, pp. 381, photos noir et blanc.

Les principaux thèmes traités sont, notamment, la guerre au Nord-Mozambique et en Zambézie; les reporters de guerre; la mort de Mondlane; Cabora [Cahora] Bassa et la guérilla; les troupes spéciales mozambicaines; le FRELIMO au Centre; la propagande; le Mozambique après 1974; le 7 septembre 1974; la décolonisation expresse; la Marine sur le lac Niassa; le soulèvement des ultras à Lourenço Marques, etc.

Manuel Amaro Bernardo s'appuie sur quelques textes déjà publiés et plusieurs pièces d'archives. Tout cela est unilatéral, mais éclaire, plus ou moins, des épisodes controversés ou mal documentés. La tonalité générale est hostile à la décolonisation et au bradage impérial de 1974-1975. L'ouvrage en tant qu'expression d'un courant de pensée est indéniablement utile. Il reste maintenant à tisser le tout et, à nos yeux d'observateur, le colonel aura alors semé à tous les vents emportant des graines dont plusieurs trouveront – qui sait? – leur chemin jusqu'à cette fameuse banque hyperboréenne des semences de l'avenir. Il sera donc exploité par les historiens sans parti pris.

O MFA em Moçambique¹⁰ pourrait être une pierre de l'édifice qu'un doctorant travailleur et ambitieux devrait *essayer* de bâtir dès maintenant, en profitant du fait qu'il y a encore vivants quelques milliers d'acteurs ou de témoins privilégiés de ce phénomène que fut l'écroulement de l'Estado Novo et la fin misérable et chaotique de l'Império. Ce n'est pas la règle pour les empires de disparaître sous les coups des militaires qui sont chargés de les défendre. Mais dans le Portugal du 25 avril 1974, les Centurions étaient fatigués et leurs fossoyeurs ne rencontrèrent dans leurs rangs aucune opposition sérieuse, capable de mourir pour empêcher l'ensevelissement des utopies accumulées depuis des siècles. Il serait préférable qu'il soit portugais l'historien qui entreprendra cette tâche immense qui consistera à être l'architecte et le maçon de cette thèse qui pourrait exiger dix ans de recherches sans relâche, vu la complexité du travail.

Il suffit de savoir que l'auteur du livre, Aniceto Afonso, l'une des chevilles ouvrières du Mouvement des Forces armées, dans son canton le plus en retrait (le Mozambique), lui accorde plus de 400 pages. L'entreprise est donc si colossale que nous nous demandons quand même si on peut attendre d'un historien débutant qu'il absorbe les centaines de milliers de pages publiées depuis avril 1974. Cette exigence ne relève-t-elle pas de la cruauté mentale? Nous nous garderons bien de prétendre orienter celle ou celui qui aura la témérité de creuser ce terrain où il y a plus de rocaïlles, de pierres et de critiques que d'éloges à recevoir. Mais nous nous rappelons avec effroi tout ce qu'il nous a fallu de sacrifices pour aboutir à l'année 1961 en Angola en moins de dix ans, après avoir jeté par-dessus bord tout le contexte international et nous être cassé le nez devant les archives portugaises interdites et les bouches cousues devant un étranger trop curieux. Plus réaliste serait de confier le projet à une réunion d'historiens ayant fait leurs preuves et qui seraient choisis non pour leurs convictions politiques mais pour leurs compétences techniques. Mais est-ce concevable au Portugal dans les milieux académiques? Sans parler du coût de la mobilisation et des rivalités de chapelles. Aniceto Afonso dans son livre nous montre modestement un exemple de ce que l'on est capable de réaliser à une échelle individuelle. Pour les grands mariages collectifs, il vaut mieux faire confiance aux fleuristes inspirées. Ce sont généralement des artistes et elles coûtent moins cher que les historiens en pleine productivité.

10 Afonso, Aniceto (2019), *O MFA em Moçambique. Do 25 de Abril à independência*, Lisboa, Edições Colibri, pp. 408 + 4 pages de photos noir et blanc.

Voici enfin une plante tardive!

Deux mois et demi de transit entre l'Afrique du Sud postapartheid et la France, malgré un affranchissement extraordinairement élevé, même pour une lettre aérienne internationale! Obtenir le livre-témoignage qu'elle contenait se mérite, tout comme son auteur, l'un de ces increvables *colonials* britanniques nés au Kenya qui, après l'indépendance, se recasèrent en Afrique centre-australe. Par définition, ce sont – c'étaient – des optimistes ensorcelés par les senteurs locales, mais leur biographie cabossée offre rarement l'occasion d'intéresser l'histoire politique du Mozambique. On fera donc une exception pour John Hewlett¹¹ qui, lui, a eu un parcours atypique, hors des sentiers habituellement empruntés par les mercenaires et les planteurs descendus du nord en croyant qu'ils avaient enfin trouvé une planche de salut dans les deux Rhodésies, puis plus bas encore. Ayant représenté feu le très contesté «Tiny» Rowland et sa pieuvre protéiforme, plus connue sous le nom de Lonrho, devenue la première multinationale capitaliste dans le Mozambique de Samora Machel, aspirant au marxisme-léninisme, cet agriculteur de vocation et profession qu'était Hewlett, devenu aviateur par nécessité (mines et distances), se coula dans l'armure du grand entrepreneur étranger (mais ami des hautes sphères du FRELIMO) tout en soignant ses relations avec la RENAMO.

Les grands caciques portugais du temps de Salazar ayant disparu de la scène, en tant que directeur sur place de Lonrho, l'auteur devint le marionnettiste occulte de ce qui tenait lieu de survie économique à un pays se débattant dans une guerre civile qui le saigna encore plus que le départ des colons. Dès lors, on ne s'étonnera pas outre mesure de trouver au centre de la toile d'araignée réunissant Maputo, Harare et Pretoria, cet habile entrepreneur au charisme ravageur, loin des slogans pour les gogos de la galerie. Si son livre disposait d'un index on verrait rapidement l'étendue du réseau de «Tiny» Rowland parmi les ministres et présidents mozambicains et sud-africains. Son agent *deus ex machina* a la haute main sur le pipeline Rhodésie-Beira et les multiples opérations et installations agricoles de la firme au Mozambique. Peut-être amplifie-t-il exagérément son rôle politique dans les préparatifs devant conduire au cessez-le-feu conclu à Rome en 1992 entre les présidents Chissano et Dhlakama. Mais puisque tout le monde revendique la paternité du succès dans cette affaire, nous ne voyons pas pourquoi on exclurait d'emblée la thèse de Lonrho – c'est-à-dire en premier lieu celle de Hewlett qui apporte environ cent pages pour défendre sa version de son patron providentiel.

Ensuite les choses se compliquent pour lui. «Tiny» Rowland est évincé de la direction générale. Puis c'est le tour de l'auteur, après seize ans de bons et loyaux services. Il sera sauvé par Chissano et quelques puissants investisseurs étrangers. Il s'oriente alors vers la production du coton au Mozambique, puis il se rétablit progressivement au Cabo Delgado, dans les îles Querimbas, où il se lance dans l'hôtellerie de luxe. Il intervient également au Niassa. Sa force est que ses compétences d'organisateur hors pair sont reconnues aussi bien par les autorités mozambicaines que par les capitalistes anglo-américains. Selon son livre, ses relations avec les Mozambicains blancs ou négro-africains ont été excellentes depuis ses premiers contacts avec eux, dès 1985. Au total, si la modestie ne paraît pas le gêner, l'importance du personnage est réelle et il montre que derrière les versions «officielles» il en est d'autres plus cachées, voire totalement dissimulées, aux doctorants et correspondants de presse. L'argent et la psychologie remontent tôt ou tard en surface et

11 Hewlett, John (2016), *Can you smell the rain? From communism and war to democracy and peace. From boardroom intrigue to private islands. A memoir of Mozambique*, Pinetown (Afrique du Sud), 30° South Publishers, pp. 191 (dont 16 de planches couleurs), photos noir et blanc.

ce témoignage doit être considéré comme un rappel: les archives avec pignon sur rue sont certes indispensables mais insuffisantes car elles ne contiennent que ce que les Seigneurs du moment acceptent de leur confier parmi leurs secrets les plus avouables. Pour ceux qui le sont moins, essayons, faute de mieux, de capter les parfums de la pluie qui ruisselle sur les feuilles.

Ayant délibérément laissé de côté l'histoire urbaine de sa capitale dans notre *Naissance du Mozambique*, 2 vol., Editions Pélissier, 1984, nous ne sommes assurément pas le mieux placé pour porter un jugement «scientifique»: 1.°) sur sa banlieue habitée essentiellement par les Africains les plus pauvres qui fournissaient la main-d'œuvre à Lourenço Marques, laquelle, à Maputo, a été démesurément grossie par l'exode rural; et encore moins 2.°) sur un quartier (Chamanculo) de ce bidonville, qui fait l'objet de la monographie intitulée *Age of concrete*¹². Comme l'auteur analyse en profondeur les aspirations au «confort» de ces occupants d'un sol inondable, cherchant à améliorer leur logement précaire et informel, passant des «murs» en roseaux pour accéder aux tôles ondulées et, finalement, aux parpaings en ciment, l'analogie entre les «maisons» des *Trois petits cochons*, immortalisés par Walt Disney (paille, puis bois, pour aboutir aux briques), nous a tenté. Mais nous ne l'avons pas exploitée à fond car il aurait fallu définir l'identité du «Big, bad wolf» postcolonial. Et il y a là de trop nombreux prétendants au rôle du méchant.

Donc restons dans le sérieux, à savoir comment, mesmérisés par les gratte-ciel de béton qui s'élèvent désormais dans la «ville des blancs», les «gens des cases» cherchent avec leurs pauvres moyens à les imiter. L'auteur, David Morton, nous livre en définitive un passionnant historique de l'évolution de cet immense bidonville en nous introduisant dans la psychologie et la sociologie de ses créateurs. Peu importe pour nous qu'il contrarie les dogmes élaborés par les urbanistes et certains hommes politiques impuissants devant la croissance explosive de la conurbation majeure du Mozambique. Du texte, nous ne voulons retenir que c'est une leçon de survie parfois optimiste pour ceux qui s'en sortent – ou le plus souvent désespérée quand la débrouillardise échoue. Il la formule à partir de dizaines d'interviews recueillies à Chamanculo de 2009 à 2018. Un beau travail d'un ex-journaliste, devenu historien et ethnologue amateur, dans lequel il s'est investi au-delà de ce que l'on attend d'un doctorant, même passionné.

Hors champ

Dans la catégorie des auteurs qui ont étudié les mutineries en mer, Johan Heinsen¹³ restera peut-être comme celui qui, pour le XVII^{ème}, est allé le plus loin dans les interprétations. Assurément, c'est le plus ambitieux de par la moisson d'objectifs qu'il a visés. Si l'on poursuit notre pérégrination dans l'étrange botanique recueillie dans les champs de notre chronique, l'on ajoutera qu'il offre l'image de l'agronome aventureux, ou plutôt celle de l'horticulteur qui a voulu créer la plante immortelle, esthétiquement insurpassable, au parfum permanent et sans égal, thérapeutiquement universelle et sans contre-indications, ni épines cachées. Bref, une chimère impossible à réaliser par greffage. Lui soutient modestement qu'il a simplement voulu: 1.°) présenter les premières années de l'histoire

12 Morton, David (2019), *Age of concrete. Housing and the shape of aspiration in the capital of Mozambique*, Athens (Ohio), Ohio University Press, pp. XIV-310, nombreuses photos noir et blanc.

13 Heinsen, Johan (2019), *Mutiny in the Danish Atlantic World. Convicts, Sailors and a Dissonant Empire*, London, Bloomsbury Academic, pp. 224, illustrations noir et blanc.

coloniale du Danemark en zones tropicales. Mais on les trouve déjà dégagées de façon beaucoup plus factuelle et détaillée ailleurs; 2.°) analyser la valeur des témoignages oraux et écrits et leur migration de la base vers le haut.

Tout cela, pris individuellement, est louable et lui permet de faire étalage de ses qualités d'historien. Mais il a adopté un mode de présentation de son texte qui complique et alourdit terriblement sa lecture. Dans notre «*fraco entendre*», cette lecture s'adresse à un public de spécialistes des mutineries navales et non à un simple historien cherchant des points de comparaison avec le peu qu'il croit savoir sur les deux premiers siècles de l'expansion portugaise, espagnole, néerlandaise, britannique et française. Cette réserve étant faite, voyons le déroulement et le dénouement de faits qui, eux, ne sont pas contestables.

Le 20 janvier 1683, éclate une mutinerie victorieuse dans la Manche, à bord de la frégate d'une société de colonisation privée transportant: 1.°) une centaine de condamnés de droit commun relâchés d'une prison de l'État danois, quelques-uns accompagnés de leur famille; 2.°) des marins d'origines diverses; 3.°) d'autres Européens qui se sont engagés à louer leur force musculaire à la Compagnie qui possède l'île de St. Thomas (Antilles). Mésentente entre le capitaine néerlandais du bâtiment et le gouverneur danois de l'île, un intégriste violent, qui y retourne pour un deuxième mandat dans ce qui constitue la première colonie tropicale du Danemark (avec les forts «guinéens» dont le rôle consistera ultérieurement à fournir des esclaves africains aux planteurs antillais). La vie à bord pour ces 200 passagers, involontaires ou non, est rude et misérable. On notera que les pouvoirs publics n'ont pas cédé de soldats pour maintenir l'ordre. Le capitaine du vaisseau est tué, le gouverneur également, ainsi que quelques marins fidèles. Des femmes sont violées, dont la jeune épouse du gouverneur, qui se relève à peine de ses couches. Les convicts et les autres mutins pensent se réfugier en Irlande et se partager le butin. Ils auront la maîtrise de la frégate pendant deux mois et demi, descendent jusqu'aux Açores avant de rebrousser chemin pour se rendre au Danemark. Finalement ils s'échouent sur la côte suédoise. Repris et jugés, neuf des principaux coupables sont condamnés au supplice de la roue en place publique, à l'une des portes de Copenhague. Par la terreur, les autorités cherchent à prévenir la répétition d'autres mutineries. Cela marchera, semble-t-il.

A partir de là, chaque lecteur tirera les conclusions qu'il voudra sur la filiation avec l'ère des Vikings. Jusqu'à une date relativement récente, une partie notable de la population danoise était fière de ses aventures coloniales. Nostalgique, tout au moins!